

On s'abonne à Lyon,

PROVISOIREMENT,

A l'Imprimerie du Journal,
Rue de la Poulallerie, 19.L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.

Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

THÉÂTRES.

Revue de la semaine.

Depuis que M. Alexandre Dumas a emporté avec lui ses héros du moyen-âge, dont on ne voulait plus, une littérature dramatique nouvelle et plus approprié aux besoins du pays a surgi de ces ruines, et la France a vu éclore *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *Marie et la Duchesse de La Vaubalière*; des drames bourgeois et des drames politiques; des drames qui pourront servir à nos neveux comme un récit de notre histoire à nous; des drames qui sont la traduction littérale de nos mœurs, de nos lois, de nos goûts et de notre égoïsme. On y reconnaît en outre le caractère de notre style, auquel, soit dit en passant, MM. Scribe et Delavigne ont bien donné quelque éclat. Sous le règne de M. Alexandre Dumas, la coloration du style trompait l'œil et séduisait l'oreille; les événements accumulés flattaient l'appétit des esprits romanesques; aux émotions succédaient les émotions; tout était cris, sanglots, rage, désespoir, inceste, poison, assassinat. Par bonheur, ce règne n'a duré qu'un moment; le bon sens public n'a plus voulu de ces terreurs à tout prix, et les dagues de Tolède sont rentrées dans les fourreaux, les poitrines d'homme n'ont plus été soulevées par d'horribles passions. Nous en sommes revenus à des idées plus douces, à faire des drames qui peuvent servir à quelque chose, car il est bien entendu que la moralisation d'une société est dans les écrits qu'elle enfante.

Cette manière d'exorde doit m'amener naturellement à parler du *Bourgeois de Gand*, un drame simple et vrai, qui met en jeu une noble passion, l'amour du pays. Je sais bien qu'on va rire du mot, et que cette passion va trouver bien des incrédules. Tant pis pour ceux-là.

Le Bourgeois de Gand, c'est l'histoire d'un homme qui voit son pays opprimé et avili par une tyrannie étrangère, et qui veut rendre à son pays la liberté. C'est un dévouement immense qui fait que cet homme ment toute sa vie à sa conscience, et subit toutes les humiliations les plus douloureuses: celle même d'être renié par ses enfants pour arriver à son but, l'affranchissement de son pays. Vous dirai-je maintenant l'histoire du duc d'Albe, gouverneur de la Belgique, alors qu'elle était sous la domination de Philippe II, roi d'Espagne? Vous la savez tous comme moi. Ce qu'il importe de dire, c'est que *le Bourgeois de Gand* est un drame plein d'intérêt, habilement conduit et très-purement écrit; que Beuzeville, chargé du principal rôle, a eu de très-beaux moments. St-Léon, qui supporte le poids d'un rôle ingrat, s'est fort bien tiré de ce pas difficile; il y met de la noblesse et de la chaleur. Mme Beuzeville a été charmante dans son rôle d'Iseult, beaucoup trop court. Germain est toujours convenablement placé.

Mercredi a eu lieu la rentrée de Siran dans *Robert-le-Diable*, et chacun s'est aperçu que l'étude des bons modèles avait encore donné de l'ampleur à sa voix, si cela est possible. M^{lle} Adèle Bazire a complètement réussi.

GYMNASE. — C'est une chose douce et facile que d'avoir un succès à constater. La critique, quelque juste et méritée qu'elle soit, nous paraît toujours sévère, surtout vis-à-vis d'une femme. Nous sommes donc heureux aujourd'hui de n'avoir que des éloges à donner. M^{me} Josse-Ernest a fait son premier début jeudi dans *la Lectrice*. Cette pièce a été pour la débutante l'occasion d'un beau et légitime succès. Vivement émue au premier acte, elle a joué sous l'influence de la peur; mais ensuite, plus rassurée, elle a rendu le deuxième acte, et principalement la belle scène de la reconnaissance entre le père et sa fille, avec un sentiment et une expression qui ont ému la salle entière. Le rôle de Madeleine Gorju, dans *la Dame de l'Empire*, lui a été aussi favorable. M^{me} Josse-Ernest nous paraît donc devoir tenir ici avec bonheur et talent l'emploi de jeune première. Nous lui souhaitons un bonne chance pour ses deux autres débuts, et nous l'espérons pour elle.

Un autre succès, sur la même scène, c'est celui de M. Claudius Verdellet, notre compatriote. Ce jeune homme a fait ses deux premiers débuts sous les plus heureux auspices. Il dit bien, et chante avec goût. *L'Oubli*, *les Premières amours*, et surtout le rôle d'Antoine dans *le Riche et le Pauvre*, rôle ingrat et difficile, nous ont montré cet acteur sous plusieurs faces dont aucune ne lui est défavorable. Il a de l'aisance et de la noblesse dans les manières, et, quoique jeune, il paraît posséder une grande entente de la scène.

On ne pouvait mieux remplacer M. Dermay, et c'est là le plus bel éloge de M. Verdellet.

BIOGRAPHIE.

M^{me} Minoret.

Il est, dit-on, nécessaire de narrer au public l'histoire de la première chanteuse dont nous donnons aujourd'hui le portrait. Pour bon nombre de gens, une biographie est inutile; on n'a pas besoin d'apprendre par la voie d'une feuille publique que M^{me} Minoret est née à Poitiers. Il suffit que M^{me} Minoret ait du talent; peu importe la ville qui lui a donné le jour.

Fille d'un commissaire des guerres, M^{me} Minoret reçut de bonne heure une éducation musicale qui développa chez elle le goût des arts

Ce serait là le cas de faire de la phraséologie sur la destinée de l'artiste qui ne peut manquer à son instinct ou à sa vocation, comme on voudra. Mais les gens de goût voudront bien nous en dispenser. Il suffira de dire que Mme Minoret reçut les premières leçons de chant de l'illustre professeur Chronon. Puis, quand cette école de chant fut dissoute, Mme Minoret obtint d'entrer au Conservatoire, où elle eut pour professeur Benderali, le premier maître de chant de l'Italie.

La chapelle royale, dirigée par Paër, l'admit comme chanteuse, et la société des concerts du Conservatoire comme sociétaire. Mme Minoret était alors un professeur de chant fort distingué.

Puis, quand arriva la révolution de 1830, Mme Minoret perdit sa clientèle du faubourg Saint-Germain, et fut forcée d'avoir recours à la scène.

Ici naturellement se place un long discours sur les misères qui atteignent les pauvres artistes, dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Mme Minoret, qui fit l'essai de son talent scénique sur le théâtre de Châteauroux, laissa entrevoir qu'elle serait un jour une actrice digne d'une plus grande scène. L'Opéra-Comique voulut l'engager après un début dans *le Concert à la Cour*; mais Bruxelles offrant à Mme Minoret un engagement fort avantageux, elle refusa d'entrer à l'Opéra-Comique, et voua son talent à la province. En quittant Bruxelles, Mme Minoret accepta un engagement pour Nantes, qu'elle quitta pour Anvers et pour La Haye.

Mme Mincret fait partie aujourd'hui de la meilleure troupe chantante de la province. Lyon la possède, et Lyon tient à la garder longtemps.

Nous ne ferons point ici l'analyse de son beau talent. Mme Minoret va se faire juger encore cette semaine sous un nouveau point de vue; elle va jouer *le Barbier de Séville*. C'est une fleur de plus à sa couronne.

UNE VENDETTA.

Ce pauvre Henri est fou, se disait Arthur de Mirbel en suivant son ami qui l'entraînait brusquement dans les cours et dortoirs d'une maison de santé à Florence. Amoureux, répétait-il tout bas, et amoureux d'une folle!... Les deux amis venaient d'entrer dans une petite chambre grillée et prenant jour sur un immense jardin. Là, une blonde et jeune fille dormait étendue sur une natte de jonc. Son sommeil était calme et paisible, chose étrange! car les fous, dit-on, ne dorment pas. A la voir ainsi profondément endormie, on eût dit un ange. Demi-nue et voilée de ses longs cheveux, la figure pâle et amaigrie par la souffrance, tout en elle inspirait le respect; tous deux la contemplaient dans un silence religieux.

Au bout de quelques minutes, la folle se mit à murmurer des paroles bizarres et inintelligibles.—Eugénio! c'est toi!... oh! viens, ami, fuyons... là, vois-tu, il y a du sang!... des fleurs!... Oh! j'ai froid, dit-elle en s'éveillant tout-à-coup. Elle se mit sur son séant et regarda autour d'elle d'un air hébété? — Henri pleurait comme un enfant. — Eugénio! c'est bien toi? lui dit-elle; reconnais-tu Lauretta ta bien-aimée? Et avec sa douce voix et son doux sourire de jeune fille: Viens, oh! viens donc m'embrasser, dit-elle.—Henri la saisit dans ses bras et la baisa au front. Elle tressaillit et recula jusqu'à la fenêtre, dont elle serra fortement un barreau. Son regard était effrayant, et ses joues d'un blanc livide. — Vous n'êtes pas Eugénio! dit-elle d'une voix éclatante; vous n'êtes pas Eugénio, et vous avez reçu le baiser de sa fiancée!... Vous ne savez donc pas que son baiser est mortel!... Sortez! mais sortez donc, maudit!

Fasciné comme par une puissance magique, Arthur et Henri se retirèrent et descendirent au jardin.

—C'est une bien triste histoire, mon pauvre Arthur, dit Henri les yeux encore mouillés de larmes... Ecoute, depuis six mois je suis à Florence, attendant qu'il plaise à Dieu de rendre la raison à la pauvre fille que tu viens de voir. Avant ton arrivée, j'allais souvent me promener aux environs de la ville, rêvant, lisant ou dessinant, selon mon caprice. Un jour je descendais la montagne qui est à trois milles d'ici (il y a environ six mois), le frôlement d'une robe me fit retourner, et à quelques pas de moi j'aperçus une femme enveloppée d'une mante. Il y avait quelque chose d'étrange dans ses traits; c'était de l'égarément et presque de la folie. Je ne sais pourquoi, mais j'examinai avec curiosité cette femme qui me semblait un être à part. Elle marchait rapidement, sans rien voir ni entendre autour d'elle. A l'angle du chemin et sur la lisière d'un petit bois qui le domine, il existe une espèce de cabinet de verdure, formé par un buisson de chèvre-feuilles, d'épines blanches et de clématites sauvages. Là, mon inconnue parut hésiter

un moment comme pour combattre une résolution. Elle s'arrêta, et après avoir jeté un long regard autour d'elle, elle se mit à genoux. Ses lèvres s'agitaient pâles et convulsives, et à chaque instant son visage prenait une teinte plus blafarde; puis son corps plia et fléchit, elle tomba presque accroupie sur le gazon. Ses yeux lançaient des éclairs; on eût dit une lionne à l'affût de sa proie. Elle regardait avec terreur et crainte le sentier opposé à celui que nous avons parcouru tous deux; elle prêtait l'oreille au moindre bruit, et tout son corps tremblait. Ses larmes coulaient silencieuses; il y avait au cœur de cette femme un horrible et profond désespoir. La brune et belle Italienne n'était pas venue à un rendez-vous d'amour.

Tout-à-coup un chien noir et brillant s'élança et vint se coucher à ses pieds en pleurant de joie. — Diamant, s'écria-t-elle, mon bon et fidèle ami, où est ton maître, dis-moi? Est-il venu seul? a-t-il eu pitié de la pauvre Fernande? s'est-il donc ressouvenu de celle qui lui a tout sacrifié, de celle qui a bravé pour lui jusqu'à la malédiction de son père? C'est que j'ai bien souffert, vois-tu, mon Diamant chéri! Ma mère est morte; je suis restée seule, et je n'ai plus que toi et lui au monde! lui que j'aime plus que ma vie, plus que Dieu! lui... lui... O mon Dieu!... Et son regard devint fixe; elle ne pleurait plus; elle me fit peur. La lionne s'était réveillée, mon cœur battait avec violence. De l'autre côté un léger bruit s'était fait entendre. Fernande se traina jusqu'au bord du chemin; j'imitai instinctivement chacun de ses mouvements, et comme elle je vis, à quelques pas au-dessous de nous, car nous dominions la route, je vis un jeune homme, c'était Eugénio, et une belle et blanche jeune fille, c'était Lauretta. Tous deux semblaient avoir oublié le monde entier. — Mon bien-aimé, disait la jeune fille, oh! dis-moi que tu n'as jamais aimé que moi. Répète encore que tu m'aimes, dis! oh! dis toujours! — Oui, toi, et toujours toi, ma Lauretta chérie!... Et le fougueux jeune homme enlaçait de son bras la taille flexible de son amante; chacun de leurs baisers soulevait un râle dans la poitrine de Fernande; elle les regardait toujours, puis elle murmura tout bas: Voilà donc celui que j'ai tant aimé!... Comme elle est heureuse cette femme!... Regarde, mon beau Diamant, tu as une autre maîtresse, et moi... seule aujourd'hui!... perdue à jamais!... Oh! la vengeance!... Allons, dit-elle, moi aussi je veux être heureuse!... Et je la vis tirer de son sein un flacon et un bouquet presque flétri!... Diamant fit retentir le bosquet d'un hurlement sourd et plaintif. — Tiens, s'écria Fernande, en jetant son bouquet empoisonné à travers le feuillage, tiens, Eugénio, voici notre bouquet de fiançailles... Et appuyant une de ses mains sur la tête de Diamant, elle voulut se soulever, mais elle retomba morte!...

Eugénio s'approcha pour contempler ce cadavre; il ramassa tristement ces fleurs maudites, triste et dernier gage d'une mourante; il les porta à ses lèvres, puis tomba comme frappé de la foudre.

Fernande était vengée. Diamant s'était couché auprès d'elle, et le fidèle animal léchait le visage glacé de l'assassin de son maître.

« Et Lauretta? fit Arthur. — Regarde! lui dit Henri. » La folle était à sa fenêtre, et chantait en regardant le soleil qui se jouait à travers ses barreaux.

DOLORÈS.

À une Muse.

Quoi! de l'or au poète, ou bien il faut qu'il meure!
S'il n'a pas d'or, il faut qu'il change de demeure!
Il faut, récalcitrant aux ordres du Destin,
Parce qu'on lui refuse une place au testin,
Il faut trancher le nœud qui l'attache à la vie!
Quoi! l'âme du poète au bonheur est ravie,
Si les plaisirs bruyants, si l'orgie au front chaud
Lui refusent le feu de leur ardent réchaud!
Quoi! si la terre manque aux besoins du poète,
Contre la terre il faut, lui, qu'il brise sa tête!
O délire! Et qu'importe à l'ange aux ailes d'or,
A l'aigle dont l'œil s'ouvre au soleil, au condor,
Oiseau qui disparaît au-dessus de la nue,
Que leur font et la terre et sa misère nue,
Et son or corrupteur, et ses grands corrompus,
Êtres matériels sous les vices rompus?
Leur aliment, à ceux qui planent dans l'espace,
C'est la pensée; à l'âme où le feu sacré passe,
Il faut pour la nourrir, non point un vil métal,
De crimes et d'abus funeste piédestal,
Mais de l'amour, de beaux sentiments, la croyance
D'un Dieu qui pour le pauvre a de la prévoyance,

Et qui, dans l'avenir, tendra toujours la main
Au malheureux venu par un triste chemin!

Mais de l'or au poète! et qu'en saurait-il faire?
A quoi l'emploierait-il dans sa céleste sphère?
Y vend-on la pensée à beaux écus comptants?
Y voit-on spéculer sur les fonds inconstants?
Là, juge-t-on jamais sur l'habit que l'on porte?
Est-ce à la pauvreté que l'on ferme la porte?
Non, non! là, le mérite est toujours accueilli,
Si la main du poète en sa course a cueilli
La branche de laurier dont il est idolâtre,
Et qui ceignit le front du pauvre Malfilâtre.

Ah! poète, au lieu d'or, cherchez le sentiment;
Vous serez plus heureux, plus vous serez aimant,
Et vous aurez vos jours de miel et d'ambrosie,
Non en désirant l'or, mais l'amour; poésie
Que nous devons à Dieu. L'or, le vulgaire en a;
L'amour, à ses élus c'est Dieu qui le donna!

A. B.

Les Tondus.

Nous vivons depuis quelques années sous l'empire des coiffures les plus bizarres : nous avons eu les *Périnet*s, les *Clodions*, les *Louis XI*; le printemps nous a ramené les *tondus*.

Les tondus portent d'ordinaire un air fatal, la barbe en pointe, et il s'exhale de leur crâne je ne sais quoi de satanique qui fait scintiller leurs prunelles comme deux charbons ardents.

Il y a toujours des convulsions dans leur sourire; les muscles de leur face tressaillent en un mouvement galvanique qui imprime à leur physiologie une étrange mobilité.

Le tondu pousse jusqu'au délire la fureur des cheveux ras; on ne voit chez lui que des têtes rasées, depuis sa cuisinière jusqu'à son chien barbet, dont il s'amuse chaque jour à raccourcir la laine.

Lorsque le tondu possède un groom et des palefreniers, ce qui est rare, ils sont tenus de se coiffer en brosse, de telle sorte qu'ils puissent au besoin étriller leurs chevaux avec leur tête.

L'antipathie du tondu pour toutes les exubérances capillaires est telle qu'il ne peut voir une chevelure flottante sans éprouver un serrement de cœur; la longueur des cheveux est à ses yeux un signe évident de stupidité, un symbole de crétinisme.

Le tondu professe pour Walter Scott, et surtout pour les *Puritains d'Écosse*, l'admiration la plus passionnée. Il est cent fois plus *tête-ronde* que Cromwell lui-même; mais s'il accorde aux personnages du roman-cier une touchante prédilection, c'est moins parce qu'ils sont puritains que parce qu'ils sont tondus.

Le tondu est toujours bonapartiste ou plutôt napoléoniste, car il désapprouve hautement la chevelure du général de l'armée d'Italie. Napoléon, d'après lui, n'a droit à l'admiration des hommes qu'à partir du moment où il raccourcit ses cheveux. Il prétend qu'il est d'autant plus grand homme que ses cheveux étaient plus courts. Le tondu affectionne le paradoxe.

A ses yeux, les peuples de la terre les plus avancés en civilisation sont les Chinois et les Osages, parce que les uns et les autres se rasant la tête, et il regrette amèrement de n'être pas né compatriote de Confucée.

Le tondu vous dira que Samson n'était qu'un portefaix brutal qui abusait de sa force pour se livrer à toutes sortes de violences. Un fait certain, c'est que les mœurs de l'hébreu ne prirent une teinte un peu policée que lorsqu'il fut tondu par Dalila. Faites devant le tondu l'éloge des cheveux longs, il vous citera l'exemple d'Absalon. Le tondu sait sa Bible sur le bout du doigt.

C'est à tort qu'on rapporte à un drame de M. d'Epagny l'origine de la classe si estimable des tondus; la tradition qui en fait honneur aux *Malcontents* est, à mes yeux, parfaitement controuvée. En voici une qui me paraît plus rationnelle sous tous les rapports :

J'avais à Paris, il y a deux ou trois ans, un ami intime, viveur conditionné, passant gaiement sa vie au milieu des plus délirantes joyusetés, garçon charmant du reste, et fashionable s'il en fut.

Bien qu'il fût riche, sa bourse était sujette à des fluctuations fréquentes : les nombreuses saignées qu'il faisait au fleuve en réduisaient parfois le lit à sec.

Un jour, ou plutôt un soir, au milieu de ce délire carnavalesque qui

transforme Paris en une cité de fous, nous étions l'un et l'autre dans un de ces moments critiques où l'on se donnerait volontiers au diable pour un écu. C'est dire que nous avions épuisé nos dernières ressources. Il fallait pourtant aller au bal masqué. Depuis une heure nous nous promenions dans le passage des Panoramas, tourmentant notre imagination pour trouver quelque trait subtil, et nous maudissions la stérilité de notre génie, lorsque mon compagnon s'arrêta soudain comme inspiré, et prenant une attitude de prophète :

— Nous irons au bal! s'écria-t-il rayonnant.

Je fis un signe qui pouvait se traduire par ces deux mots : J'en doute.

— Nous irons au bal, te dis-je; j'en réponds sur ma tête.

Et il caressait mollement la plus belle chevelure-Périnet que j'aie jamais vue de ma vie.

— Suis-moi.

Je le suivis fasciné.

Il entra chez l'illustre Delignou, je crois, et se débarrassant de son habit, il secoua la tête pour étaler une chevelure dont la femme la plus accomplie eût été jalouse.

— M..., dit-il d'un ton dégagé, vous m'avez offert plusieurs fois, en riant, de m'acheter ma crinière; sérieusement elle est à vous : coupez vite, je suis pressé.

J'étais ébahi. Le coiffeur, accoutumé à des traits d'originalité de cette force, se mit en besogne, et en cinq minutes il le fit aussi ras qu'un capucin.

Nous sortimes rayonnants de chez le coiffeur : le grand problème était résolu.

A peine étions-nous dehors, que nous fîmes rencontre d'un merveilleux de notre connaissance qui, s'approchant de nous d'un air richeur :

— Parbleu! voilà, dit-il, une singulière coiffure! D'où diable sortez-vous, mon cher?

Le nouveau tondu le regarda avec un sérieux comique.

— Ah çà! mais vous plaisantez, Alfred! Quoi! vous, un des plus zélés desservants de la mode, vous en êtes encore aux oreilles d'ours? Fi donc! Je vous aurais cru meilleur goût, sur ma parole.

Le dandy fut étonné.

— Bah! est-ce que ce serait le genre?

— Le dernier genre, mon ami; vous savez bien, le drame de d'Epagny, où l'on ne voit que des têtes tondues?

— Les *Malcontents*?

— Précisément.

— Oh! j'y suis maintenant! Très-joli, parole d'honneur! délirant, délirant!

Et nous le quittâmes.

Au bal, la première tête que nous aperçûmes fut la sienne, entièrement délivrée de ces excroissances capillaires.

Le lendemain, plus de cinquante jeunes gens étaient coiffés à la *malcontent*.

Et bientôt Paris entier eut la tête rasée.

Voilà, dans sa plus scrupuleuse exactitude, l'origine des tondus. Un pareil fait historique méritait bien d'être éclairci. G. L.

La Senora surprise,

ou

LE RETOUR IMPRÉVU.

Ballade.

« Blanche, vous êtes ma seule maîtresse et mon unique souveraine;
» bien plus que les rayons du soleil, vos charmes sans pareils brillent à
» mes regards épris! Mais ne passerai-je pas cette nuit auprès de vous,
» désarmé et libre de tout effroi? — Il y a sept ans aujourd'hui, sept ans
» bien accomplis, que je n'ai quitté mon armure pesante, que je n'ai
» déposé mes armes redoutées du musulman, et mes chairs en sont
» meurtries et plus noires que de durs charbons. »

La senora a répondu : « Dormez là, cette nuit, mon noble et beau
» chevalier; dormez là, désarmé et sans crainte, auprès de moi; car
» le comte mon mari est allé à la chasse dans les montagnes de Léon. »

« — Que la rage tue ses chiens, que les aigles dévorent son faucon, et
» que son destrier le traîne lentement du haut des monts escarpés dans
» les plus sombres forêts, après l'avoir égaré bien loin de son manoir! »
reprit le chevalier, d'une voix altérée par son trouble et son amour.....

Or, pendant que les deux amants s'entretenaient ainsi, le mari de la

senora arriva soudainement. « Blanche, dit-il, que faites-vous, mon enfant? que faites-vous en cet instant, vous la fille d'un père trompeur et astucieux? Blanche, répondez à votre maître, que faisiez-vous? »

« — Mon seigneur, voyez, je peigne mes longs cheveux noirs, solitaire et plongée dans une profonde douleur, car vous m'avez quittée pour aller chasser dans les hautes montagnes de Léon... Vous m'avez laissée toute seule, ô mon seigneur! et dans ma tristesse j'ai dénoué... et je tressais en cet instant mes beaux cheveux que vous aimiez tant autrefois... »

« — Cette parole, ma fille, répondit le vieux comte, cette parole si douce, vous ne l'aurez pas dite sans fausseté... Mais répondez-moi encore, senora, à qui appartient le coursier qui hennit là sous vos fenêtres? »

« — Noble seigneur, répondit la belle, il est à mon père, qui vous l'a envoyé en présent... »

« — Mais alors, senora, à qui appartiennent donc ces armes que j'ai aperçues dans le long et sombre corridor?... »

« — Seigneur, ce sont celles de mon frère qui, aujourd'hui même, vous les a envoyées! »

« — Mais enfin, ma senora, qui donc a apporté dans votre appartement cette riche épée que je vois briller là à vos côtés?... »

« — Cette épée, ô mon maître! répondit la jeune comtesse éperdue et défaillante, cette épée, ah! prenez-la, mon seigneur, et servez-vous-en pour me donner la mort, car de votre main je l'ai bien méritée, je vous le jure!... »

A. R.

(Imité de l'espagnol.)

Modés.

TOILETTES D'HOMME. — L'on attache beaucoup d'importance, pour le moment, aux paletots d'été; tous ne se font pas en imperméable, on en voit beaucoup en cachemire d'été doublés de satin blanc.

L'inconstance du temps empêchant la plupart des fashionables de porter des tissus de fil, des pantalons de piqué ou de coutil anglais, ils se rejettent sur les épinglines, sur les satins de laine de couleur claire. La teinte noisette est surtout très-recherchée.

Les diagonales sont toujours demandées. On voit beaucoup de carreaux.

Il est du plus mauvais goût de mettre des ganses noires sur les coutures des pantalons.

Les nuances varient peu pour les draps; le noir anglais, le Lord Gray, le bronze britannique dominant; le vert est repoussé par tout ce qui se dit appartenir à la fashion.

Le noir anglais et l'olivâtre foncé sont toujours bien pour redingotes droites à un seul rang de boutons.

BOUTONS. — La soie est en faveur pour les boutons; ceux qui sont façonnés en cordonnet sont très-bien portés; leur dimension a diminué.

Ceux qui sont destinés aux habits sont en soie veloutée, avec des-ains variés.

CHAUSSURES. — Les formes pointues, tant recherchées par les bottiers de second ordre et les amateurs de la classe secondaire, resteront dans cette sphère; il en sera de même pour les femmes. Leurs brodequins, leurs souliers seront encore effilés; mais le fashionable pour tout de bon, la merveilleuse, et, plus que tout, la femme du grand monde, continueront à porter les bouts carrés, larges de quatre centimètres au plus pour les hommes, et de trois pour les dames; les coins finement adoucis, les talons hauts sans être trop pointus, conviennent pour les bottes, et les souliers de salon sont plus carrés du bout que ne le sont les bottes. Les souliers de femme sans rosette; les rubans solides et étroits.

CAUSERIES.

Ligier est en ce moment à Grenoble où il doit donner quelques représentations. Nous attendons ce grand tragédien à la fin du mois de juillet. Nous pensons qu'il nous initiera aux chefs-d'œuvre de Corneille.

— Le théâtre du Vaudeville, à Paris, vient d'être la proie des flammes. Heureusement personne n'a péri; mais la garde-robe des artistes a été entièrement consumée. M^{me} Albert perd, dit-on, pour 15,000 f. de bijoux et d'effets dans cet incendie.

— M. Fradelle, engagé aussi au Vaudeville, aura, sans doute,

éprouvé de grandes pertes dans ce sinistre. Notre correspondance particulière ne nous dit pas si ses effets ont été sauvés.

— M. Colombier vient de mourir victime de l'affreux accident dont tous les journaux ont parlé dernièrement. Ce malheureux artiste laisse une femme et quatre enfants sans aucune ressource. Nous pensons que la générosité lyonnaise ne restera pas en défaut.

— M^{me} Josse-Ernest vient de faire son deuxième début dans la *Grande Dame*. Il lui a été aussi favorable que le premier.

— Odry va commencer le cours de ses représentations au Gymnase mercredi ou jeudi; ce comédien, le plus grotesque de tous les comiques, espère assez sur les sympathies des Lyonnais pour pouvoir les appeler encore des *Gâte-Odry*.

— La première pièce que M. Provence offrira au public, dans le théâtre du Cirque, est ce vieux et excellent mélodrame de la Porte-St-Martin intitulé *Mandrin*. Il y aura combats, évolutions, danses, chevaux, etc. *Le Déluge*, cette grande féerie qui a obtenu tant de succès à Paris et à Versailles, sera mis en scène en même temps que *Mandrin*, et suivra de près cette dernière pièce.

Charade.

Mon premier dans les arts est le point nécessaire;
Mon second est toujours ce qu'il convient de faire;
Mon tout des templiers fut la noble bannière.

Le mot de la dernière charade est PONT-OISE.



ANNONCES.

SOINS DE LA BOUCHE.

M. E. VISINET, chirurgien-dentiste, reçu par la Faculté de Paris, a l'honneur de prévenir le public qu'il recevra les personnes qui voudront bien le consulter sur les maladies de la bouche, dents artificielles, râteliers, etc.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Rue Clermont, n° 5.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet: à domicile, 30 fr.; chez lui, 20 fr.; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

Excellente occasion.

TRÈS-BON PIANO, presque neuf, à vendre, à un prix de beaucoup au-dessous de sa valeur.

S'adresser à M. Placy, quincaillier, place de la Préfecture, au coin de la galerie de l'Argue.

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie: la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix: 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.